



RENTRE

ANEM

© HP POUR ICON-IPSL, 2024

CHRONIQUES DU CHANGEMENT CLIMATIQUE

Le VSAV¹ est nettoyé. Le stock de compresses, de draps et d'autopiqueurs, rechargé. Le bip est au stass. La chambre est propre et en ordre. Mes affaires sont pliées et rangées dans mon casier. Ma montre est à mon poignet. Je suis douchée. L'uniforme a laissé la place au civil. Je jette mon sac sur mon dos.

Dans les escaliers, je croise le capitaine Marchand. Je me raidis en un garde à vous maladroit. « Mes respects mon capitaine ! » Il sourit en agitant la main pour me signifier que ce n'est pas nécessaire. « Va te reposer va, Thomas m'a dit que vous avez décalé toute la nuit. » Il a raison. Ma garde semble avoir duré bien plus que 24 heures. Je suis épuisée. Je m'éloigne, soulagée. « Merci mon capitaine ! Bonne garde ! »

La porte de la caserne se referme lourdement derrière moi. Il est 7h30. Le jour est déjà levé. Un courant d'air frais passe dans mes cheveux. Je lève la tête. Le bleu du ciel est encore doux. Ma garde est terminée. Il n'y a plus rien à faire que rentrer à la maison.

Je n'ai qu'une hâte : m'allonger et attendre que le sommeil m'emporte. Mon lit est tout proche. Et il y aura Mahée... Bientôt. Pour l'heure, il faut marcher, malgré mes jambes lourdes et mes yeux fatigués. Un pas devant l'autre. Traverser la ville avant qu'elle ne se réveille.

Alors sous mes pas, les trottoirs s'enchaînent. Tout Paris défile sous mes yeux. Paris défile et je ne vois rien. Ma tête est trop pleine des images de la nuit.

Il est 3h. Le VSAV vole à travers la nuit. Les vitres sont baisées et nos peaux fatiguées se raniment sous l'air dansant de l'habitacle. Dehors, la sirène hurle en triomphe de la journée vaincue. Les rues sont désertes. Ne reste que nous. Thomas conduit bien. Droite, gauche, droite encore. Il connaît le secteur.

La vitesse est grisante. À la fenêtre, le sergent siffle des comptines dans l'air de la nuit. Thomas est ravi. Il le relance dès qu'il

¹ VSAV : véhicule de secours et d'assistance aux victimes, véhicule des sapeurs-pompiers français réservé aux premiers secours.

ose s'arrêter. Calée entre eux à la place d'équipier, je me sens bien. Je flotte au-dessus de la route. Les lumières défilent. Le chemin jusqu'à notre victime s'étire à l'infini. Nous avons été convoqués. La raison n'a pas d'importance. Plus rien n'existe que la route et ce temps volé à la fatigue de la garde.

Notre journée a été longue. La nuit est loin d'être finie. Qu'importe. La chaleur partie le temps n'a plus d'emprise. Cette inter pourrait bien être pour un ivrogne, j'aurai autant de plaisir à voler à son secours. Ça nous changera des coups de chaleur et des déshydratations. Cette nuit, la fraîcheur est tendre. Les raisons les plus futiles valent bien notre voyage. Ciels qui dorment n'ont pas idée.

Ce matin, je ris de mes délires de la nuit. Ciels qui dorment ont la raison de leur côté. Mes pas sont lourds. Je tombe de fatigue. Or la chaleur monte déjà et dormir, une fois arrivée, ne sera pas chose aisée. Pour l'heure, la température fait preuve de décence. À peine 22°C. Sans jamais arrêter ma marche, j'inspire un grand coup. Mes habits sont doux contre ma peau. Ma chemise est légère et fait des vas-et-viens doux et réguliers sur mon dos ankylosé. L'air n'est pas encore étouffant comme hier. Il le deviendra bientôt. En attendant, je me délecte du frais qui fait encore valser mes tissus.

L'uniforme est à la caserne. Je ne le ramène jamais. J'ai beaucoup trop de soulagement à le laisser derrière. Pas que je n'en sois pas fière. Non, pas du tout. D'autant que j'ai dû le mériter cet uniforme. Par travail et dévouement. Apprendre des dizaines de chapitres. Me muscler. Dormir peu. D'ailleurs, l'uniforme me le rend bien. La nuit, quand je n'ai plus de force, j'ai l'impression qu'il me porte autant que je le porte. C'est comme si ma tête faisait une pause et que l'uniforme prenait les commandes pour porter les victimes et faire le rapport au chef d'agrès.

Pourtant, tous les matins, c'est ce même uniforme que je fuis. Lui et son odeur. J'ai beau le laver, rien y fait. Il porte toujours comme une senteur fantôme d'un mélange de gel hydroalcoolique, de sang, de transpiration et de vomissures.

Ce matin, pourtant, ce n'était pas la raison de mon soulagement à le laisser derrière. Ce matin, enlever l'uniforme, c'était ne pas retourner sous le soleil brûlant secourir toutes les victimes de la chaleur. Hier, j'avais bien cru défaillir plusieurs fois et rejoindre mes victimes sur le brancard du VSAV. La honte. On aurait dû me ramener aux urgences. Une belle perte de temps et de moyens. Aujourd'hui, à la garde montante le devoir de porter secours sous la chaleur étouffante. Bon courage !

Moi, je fuis. Mes jambes sont nues et le tissu de ma chemise est si léger que j'en frissonnerai presque si le soleil n'était pas bien à l'heure. Je fuis et je ne vais nulle part. La caserne a beau être loin derrière, j'ai l'impression d'y être encore. Une heure plus tôt, j'étais en intervention. Sans m'en rendre compte, je tâte machinalement la poche de mon pantalon pour vérifier que j'ai bien une paire de gants pour ma prochaine inter. Mes doigts ne rencontrent que le tissu fin de mon short. Je rêve.

C'est à ce short que je pense sur le trajet des urgences Saint-Antoine pendant que je surveille ma victime, allongée sur le brancard. Enfin, je surveille, disons plutôt que je la fixe. D'ailleurs, ce n'est pas vraiment elle que je fixe. Plutôt son short lacé d'une jolie ceinture noire. Son short est si blanc que je n'aurai pas pensé pouvoir le voir porté par une véritable personne, encore moins par une journée aussi chaude. Je n'arrive pas à l'imaginer autre part que dans une vitrine d'un de ces magasins de luxe que l'on trouve à tous les coins de rue du marais. Il faut bien admettre qu'il porte quelques traces de terre. Signe que la victime en question, c'est au sol que nous l'avons trouvée, place des Vosges. Reste qu'en dehors de ces quelques taches parfaitement localisées, le blanc a refusé au sol la moindre souillure d'une teinte plus modérée.

Je suis ailleurs. Je ne dois pas avoir l'air très fin avec mon regard dans le vide. Pour ne pas améliorer le tableau, mon uniforme porte déjà la trace de la journée entamée. Il faudra que je le change en rentrant à la caserne. Je tanguerai sur mes pieds à chaque secousse. Ma victime n'est pas la première que le soleil assomme. Les inters s'enchaînent. Nous n'avons pas encore pu rentrer à la

caserne suffisamment longtemps pour déjeuner. J'ai chaud et faim. Je fixe ma victime et je fantasme déjà du short bien plus modeste que j'enfilerai au matin, la garde finie. Je chasse cette idée pour me concentrer sur mon travail.

Tâches exceptées, la victime dans le short ne s'en sort pas si mal. C'est un vieil homme, 70 ans sans doute, qui ce matin a dû se dire qu'il sortirait bien se balader avec sa femme dans un parc à côté de chez lui. Ou peut-être qu'ils étaient sortis fêter une grande occasion, que pour ça il avait sorti ses plus beaux habits et qu'ils avaient décidé de faire un détour pour admirer les statues place des Vosges. Sa femme est avec lui, je pourrais lui demander, mais je remets à plus tard. Ce n'est pas le moment. Les deux ne se lâchent des yeux que le temps de jeter un regard mi-inquiet, mi-curieux sur l'écran du multi qui affiche tous ces chiffres qu'ils ne comprennent pas. Je les rassure. Je traduis. Bonne saturation, bon pouls, bonne tension. Tout va bien. Ils ont l'air rassurés.

La pire chose qui devrait leur arriver aujourd'hui sera de patienter aux urgences. Encore que, ensemble, ils devraient bien s'en sortir. Je ne suis pas sûre que les urgences soient bien désagréables s'ils se distraient tous les deux.

Tiens je me demande ce que fait Mahée.

Penser à elle me ramène à la marche qui me rapproche d'elle et qui commence à s'éterniser. J'ai hâte de la voir. Elle n'est plus très loin. Perdue dans mes pensées, j'ai presque atteint notre immeuble. Je passe devant ce petit restaurant chinois un peu miteux que Mahée adore.

Je lui proposerai d'y manger ce soir. Il ne faut pas que j'oublie de mettre un réveil vers 18h pour avoir le temps d'émerger avant qu'elle rentre du boulot. Je regarde ma montre. 8h11. J'ai marché vite. Elle sera encore là quand j'arriverai. Son travail ne commence qu'à 10h. Je presse le pas presque inconsciemment. J'y serai dans quelques minutes. Je pousse la porte de l'immeuble. Plus que cinq étages avant de la rejoindre et de retrouver mon lit.

Je monte les marches. Une à une. Rigoureusement. 20 marches. 1^{er} étage. 20 marches. 2^e étage. Au 3^e, petite fantaisie architecturale, 19 marches seulement. Je sens mon souffle s'accélérer. Cette maudite chaleur est déjà là. Je continue de compter. 20 marches encore jusqu'au 4^e. J'ai tellement hâte que l'hiver revienne. Je compte toujours. Plus vite cette fois. Les 20 dernières marches sont gravies deux à deux. 5^e étage. Je m'arrête. La porte est devant moi. Il n'y a qu'à tendre la main pour l'ouvrir. Ma respiration est toujours haletante mais la course n'est plus seule à blâmer.

J'angoisse. Ma journée me colle à la peau. Il fait si chaud, j'ai envie de fondre en larmes. Je secoue la tête. La fatigue me ramène à l'ordre. Il faut que je dorme. J'actionne la poignée mais le bruit raisonne en double. Je grimace. Je sais exactement où me ramène ce bruit : un replis de mon cerveau où il ne fait pas bon vivre trop longtemps. J'ai beau savoir, je n'ai pas la force de lutter. Les souvenirs me submergent à nouveau.

Nous franchissons la porte. La chaleur, déjà étouffante de la cage d'escalier, s'écrase ici en une chape moite sur nos têtes nues. J'entends plus que je ne sens une vieille clim brasser péniblement l'air chaud au-dessus de nous. Au fond de l'unique pièce de l'appartement, les rideaux sont tirés pour tenter de contrer les rayons durs du soleil de midi, mais ils ne parviennent qu'à baigner la pièce d'une pénombre lourde et épaisse.

L'inter est pour malaise. Traduction : ça pourrait aussi bien être une crise d'hypoglycémie qu'un AVC ou un cancer. Autant dire qu'en entrant, on ne savait pas grand-chose. Pourtant, à peine la porte poussée, le sergent et moi avons échangé un regard de connivence désolée. Pas besoin d'être médecin pour deviner. Dehors, il fait 36°C. C'est déjà insupportable. Ici, il doit bien faire 10°C de plus. Un cas banal de vieil appartement où Paris cuit tranquillement ciels qui ne peuvent pas partir.

Il règne une odeur putride qui me prend à la gorge. Je me surprends à penser que nous arrivons quelques jours trop tard pour aider qui que ce soit. J'écarte cette pensée. Faire des suppositions

ne sert pas à grand-chose. La victime est au sol à côté de son lit. Elle a l'air d'être tombée et de n'avoir pas pu se relever. À en croire l'odeur et l'état du sol autour de la victime, elle est là depuis un petit moment. Je n'ose même pas penser au temps qu'elle a dû passer à espérer que quelqu'un vienne. Je ne veux pas l'imaginer savoir que personne ne viendrait. Tout ce temps abandonné au sol pendant que son odeur enflait jusqu'à prendre toute la place, pendant que la lumière rampait sous les rideaux tirés et que la température montait lentement, inexorablement. Jusqu'à ce qu'il n'y tienne plus et rassemble le courage d'appeler au secours.

Nous nous précipitons. Thomas l'interpelle. « Monsieur, monsieur, c'est les pompiers, vous m'entendez ? » La victime ouvre les yeux, à la fois honteuse et soulagée de nous voir arriver. J'installe le multi pendant que Thomas continue de lui parler « Qu'est-ce qui vous est arrivé monsieur ? » La victime ouvre la bouche avec difficulté pour répondre. Le multi commence à bipper régulièrement. Je lui prends le bras pour poser le brassard du tensiomètre. Sa peau est brûlante.

Je sursaute. Celle de Mahée est fraîche quand sa main se pose sur mon bras et me sort de mes pensées. J'ai dû la réveiller en m'asseyant au bord du lit. Enfin, à moitié seulement. Elle n'a même pas ouvert les yeux, son corps tout entier absorbé par les couvertures. Son nez dépasse à peine. Je la regarde. Son visage est paisible et les boucles de ses cheveux noirs rebondissent joyeusement sur ses joues rondes.

Ces traits sont si détendues. Elle a l'air loin. Parfaitement inatteignable dans son repos. À la voir, je ne veux pas douter une seule seconde du calme qui doit régner dans son esprit. Je suis contente qu'elle ait passé la nuit ici. Qu'elle n'ait pas accumulé comme moi des images qui grondent sous son crâne. L'uniforme est à la caserne. Je me le répète pour chasser le flot d'images qui menace de ressurgir. Elles sont encore vives mais je résiste. Je ne veux pas repartir.

Mahée m'attire près d'elle. Je me blottis dans ses bras. Très vite, la chaleur de nos corps devient insupportable. Ce n'est pas grave. Je n'ai plus sommeil. La seule chose qui m'importe est de rester un peu contre elle. Le contact de sa peau m'apaise. Je ferme les yeux. Le sommeil peut bien attendre que son réveil sonne.

Résumé scientifique

S'il y a bien une conséquence du changement climatique que le public connaît bien, c'est celle de la montée des températures. Il va faire chaud. L'info passe en boucle. De plus en plus chaud, de plus en plus souvent et de plus en plus longtemps. L'été surtout. L'info passe d'autant plus que l'été on en meurt. Déshydratation, hyperthermie, coup de chaud, insuffisance rénale. Même des pathologies chroniques comme des maladies respiratoires et cardiovasculaires s'en trouvent empirées.

Les recommandations, relayées par la radio, la télé et les journaux, forment un premier rempart. Hydratez-vous. Ne faites pas trop d'efforts physiques. Prenez des nouvelles de vos proches... Mais malgré les mesures, la surmortalité liée à la chaleur reste un vrai problème de santé publique qui touchent d'autant plus les populations pauvres et fragiles. À Paris, le phénomène est exacerbé par le caractère minéral et dense de la ville. Ce combiné avec des activités humaines productrices de chaleur entraîne une différence de température pouvant aller jusqu'à 10°C supplémentaires par rapport aux alentours.

Or les vagues de chaleur, c'est-à-dire des épisodes prolongés de chaleur particulièrement élevée, vont passer de 14 jours par an en 2010 à près de 34 jours en 2080, mettant sous pression les systèmes de santé parisiens. En 2022, par exemple, chez la brigade des sapeurs-pompiers de Paris, le nombre d'interventions pour feu et secours à victime est passé de 1300 en moyenne à 1500 pendant les canicules, rendant plus difficile l'apport d'une réponse adaptée aux besoins des victimes.

C'est au cours d'une de ces vagues de chaleur que se déroule cette nouvelle.